

# De Foch à Eisenhower, soldats du char et de l'avion

Autor(en): **Rapp, G.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **113 (1968)**

Heft 11

PDF erstellt am: **02.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-343455>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

se limitait à une route unique, dès le départ de la zone d'attente, laquelle, heureusement, en comportait deux. Ce genre de restriction, s'il ne compromet pas la réussite d'un exercice combiné, se fera sentir de façon nettement plus néfaste lorsque l'artillerie participant à un tir combiné du genre « Zährigen » sera elle-même chenillée. A défaut de terrains d'exercices pour blindés suffisamment vastes, que l'on n'aura jamais en Suisse, nos troupes mécanisées à l'instruction retireraient grand profit d'une solution comme celle-ci: obtenir pour les chars et les obusiers blindés, au moyen d'une politique de subventions fédérales, l'emploi non seulement d'une, mais de plusieurs routes situées en bordure de nos places d'armes ou de tirs pour blindés, ou reliant une place d'armes à une place de tir (par exemple, Thoune-Gantrisch), routes choisies de telle sorte que l'accès à ces places puisse se faire sur des axes différents, et qu'ainsi l'on puisse « manœuvrer » dans une certaine mesure. L'arme blindée est une force essentiellement mobile. Il est bon qu'on lui offre les occasions les plus fréquentes d'exercer sa mobilité.

Colonel CHAVAILLAZ

### **De Foch à Eisenhower, soldats du char et de l'avion**

(Quelques réflexions au sujet du 4<sup>e</sup> volume de « l'Histoire générale des Armées ». — Ed. Robert Lafont, Paris 1966.)

Ainsi que l'observe le général Paul Stehlin dans sa préface au 4<sup>e</sup> volume de la remarquable collection dont nous avons déjà, à deux reprises, entretenu nos lecteurs <sup>1</sup>, « ne pouvant pas tout dire, il convient de féliciter les auteurs des choix qu'ils ont retenus et de la qualité de l'ouvrage »: les armées de 1914, de 1917 à 1918, les anciens adversaires de la 1<sup>re</sup> guerre mon-

<sup>1</sup> *Revue militaire suisse*, 1967, p. 68 et 428.

diale et quelques pays neutres de 1919 à 1939, les armées de 1939 à 1945, un chapitre spécial sur l'armée française depuis 1940 et une postface consacrée à l'évolution de la stratégie de 1939 à nos jours, constituent le sommaire de ce dernier tome dû à la collaboration du colonel Bernard Druène, du général Thoumin et du général Beaufre.

Cette sorte d'ouvrage se lit, mais ne se résume pas: la période que celui-ci couvre, d'un peu plus d'une génération, présente, on le sait, une extraordinaire densité d'événements et changements dans tous les domaines de l'activité humaine. 1914 lève le rideau sur cette phase révolutionnaire de l'histoire dans laquelle nous sommes, cinquante ans après, plus que jamais engagés.

*L'exercice du haut-commandement*, par exemple, a été profondément affecté dès le début de la 1<sup>re</sup> guerre mondiale par l'acheminement déjà sensible vers la formule de la guerre totale. « La victoire de la Marne <sup>1</sup> est due pour une grande part, écrit Druène, au respect de la liberté accordée à Joffre. La riposte française fera échec à la bataille d'anéantissement voulue par Schlieffen, mais ne donnera pas la victoire décisive ni à l'un ni à l'autre des partis, parce que la stratégie ne peut continuer, comme autrefois et comme l'ont prôné Clausewitz et ses disciples, à dominer les autres éléments de la guerre. La lutte contraindra bien plutôt tous les belligérants à subordonner le commandement des armées à la conduite générale de la guerre.»

La poursuite de cette évolution devait aboutir, au cours de la 2<sup>e</sup> guerre mondiale, à la réunion dans les mêmes mains de la conduite politique des Etats, des options stratégiques et de la coordination des préparatifs civils et militaires au plus haut niveau: Churchill, Staline, Roosevelt. On allait revenir ainsi, de quelque façon, aux conditions normales qu'avaient connues depuis des siècles les Etats monarchiques, d'Alexandre, Trajan et Adrien à Pierre le Grand, Frédéric II et Napoléon.

---

<sup>1</sup> P. 25.

Même transformation de l'*entourage des commandants en chef*, dans les Grands Quartiers généraux. « Loin du tumulte <sup>1</sup>, des dangers imminents, des impressions brutales du champ de bataille, écrit Druène, le quartier général s'abrite dans le silence d'un bureau improvisé, en quelque établissement scolaire d'une paisible petite ville de l'arrière... Les événements, le poids des responsabilités, des activités importantes menées à un rythme intense, le contact brutal, au cours de missions d'information, avec les réalités souvent atroces et déprimantes de la guerre, vont révéler ces hommes (les officiers d'état-major) à eux-mêmes, à leurs chefs et à leurs camarades. Ces tâches excèdent les routines du temps de paix. Ces officiers doivent donner à présent la mesure de leur caractère, de leur jugement des hommes et des situations, de leur puissance de réaction aux événements, aux mauvaises nouvelles, la mesure aussi de leur volonté, de leur aptitude à céder à ce qui semble inévitable, à dominer des situations graves ou à forcer le destin. »

Nouvelle est aussi la généralisation dans toutes les armées du type, légué par la révolution française, du *soldat-citoyen*, du *civil mobilisé* : la puissance de feu de l'artillerie et de la mitrailleuse devait le clouer pendant trois longues années dans les tranchées, en attendant la résurrection de la cuirasse sous l'aspect du char et la reprise du mouvement. On sait l'effet déprimant qu'exercèrent sur l'armée française les offensives inconsidérées et sanglantes de Nivelles. Des mutineries éclatèrent en avril-mai 1917 dans plus de 150 régiments, répartis sur 16 corps d'armée. Le rapide redressement de la situation, opéré sous l'autorité de Pétain, révèle, une fois de plus, l'importance capitale de l'encadrement au niveau de l'unité et du corps de troupe. « Nulle <sup>2</sup> part il n'y avait eu rébellion contre le lieutenant ou le capitaine. Ils couraient les mêmes risques que leurs hommes... La mutinerie avait pris naissance à l'égard

---

<sup>1</sup> P. 36.

<sup>2</sup> P. 93.

d'ordres dans lesquels ne pouvait intervenir la responsabilité d'un commandant de compagnie ou d'un chef de bataillon, rarement même celle d'un chef de corps... La confiance demeurait intacte entre poilus et officiers subalternes, qui étaient « poilus » comme leurs hommes ».

« Ce fut à ces officiers, jeunes pour la plupart, que revint le rôle décisif dans le redressement du moral de l'armée. Ce serait trop dire que cette action fut consciemment menée par tous les cadres. Ils n'obéissaient pas à un plan ni à un mot d'ordre : il y a des rapports entre hommes qui ne s'accommodent pas du « service commandé ». C'était des conversations à l'occasion de l'installation de la section dans un nouveau cantonnement, des bribes d'entretien au cours des heures de garde en tranchée, deux mots de bonne humeur dits à l'un, le souci partagé d'un autre pour une question de famille. Cela pouvait prendre toutes les formes, de l'interpellation bourrue à la causerie entre gens raisonnables et qui ont des expériences communes. Chacun disant avec simplicité ce qu'il pensait, ne risquait guère de choquer l'interlocuteur, parce que, pour le fond, sinon toujours par la forme, ce que pensait l'officier était bien proche de ce que pensaient les hommes. »

Si, dans une armée nationale comme dans une armée de métier, la troupe vaut ce que valent ses cadres, encore faut-il que ceux-ci, pour la plupart miliciens ou de réserve, soient convaincus de la nécessité de se battre. La 2<sup>e</sup> guerre mondiale devait le prouver surabondamment. Ici encore, citons après Druène le général Thoumin : « ... Le caractère physique et moral des individus évolue <sup>1</sup>... en fonction du progrès des techniques et des conditions psychologiques et sociales de l'existence. La vieille définition du soldat : « des jambes, un ventre qui portent un fusil » a cessé d'être satisfaisante : il faut y ajouter « une tête » et « un cœur »...

« L'évolution de l'homme, dans un milieu donné, détermine dans une certaine mesure le comportement du guerrier issu de

---

<sup>1</sup> P. 226.

ce milieu. Ainsi, dans la guerre d'Espagne, voit-on s'affronter des types de soldats qui s'apparentent plus ou moins aux étiquettes de prétoriens, de mercenaires, de volontaires idéalistes, de volontaires nationaux. En même temps que l'essai tactique de matériels nouveaux, s'expérimentaient des types de soldats dont les seuls tenants d'une idéologie imaginaient, avec quelque naïveté, la génération spontanée. Certains mobiles, jadis essentiels — pillages, rapines, viols — se manifestaient encore à titre épisodique, mais, en contrepartie se confirmait l'influence, jusqu'alors inégalée, de la propagande servie par tous les moyens d'information et de mise en condition psychologique.

« La seconde guerre mondiale allait mettre en évidence le rôle prépondérant de la préparation morale et sociale du combattant, au point de limiter et parfois annihiler chez celui-ci tout libre arbitre. Cette action, longuement concertée et minutieusement appliquée dans certains milieux, conduisait à retrouver, chez l'exécutant, l'automatisme dans l'obéissance aux ordres que la mise en jeu de la « tête » et du « cœur » risquait de saper ».

Les chapitres très suggestifs consacrés par le général Thoumin à la période de 1919 à 1945 jettent une lumière fort crue sur le problème toujours renouvelé que pose l'*adaptation des armées, dans leur structure et leur tactique, aux nouveautés de la technique*. La guerre franco-allemande de 1870/71, plus que la guerre de Sécession, avait déjà posé celui de la cavalerie, non pas encore comme moyen d'exploration, mais comme arme de choc surannée. L'entre-deux guerres pose à son tour, mais en sens inverse, celui du char, c'est-à-dire de la mobilité cuirassée retrouvée grâce au moteur, et autonome. En créant leur « Royal Armoured Corps », les Britanniques font figure de vrais précurseurs; la division mécanisée remplace dès 1938 la cavalerie dont le règlement de 1929 disait encore: « C'est seulement quand elle agit à cheval, appuyée par le feu des mitrailleuses et de l'artillerie, que la cavalerie peut développer jusqu'à leurs pleines limites, les qualités qui constituent son essence propre ». Même évolution aux Etats-Unis, très ferme

dans la théorie, mais modeste dans les faits à cause de l'absence de toute menace extérieure et de crédits. « Une grande nation qui ne s'attache pas à utiliser la mécanisation dans la plus grande mesure possible <sup>1</sup>, écrit le général Summerall, se condamne à souffrir les conséquences de cette négligence dans une guerre future. De plus, des troupes armées comme elles le sont actuellement sont vouées à la défaite si elles sont attaquées par une force mécanisée. » En 1936, cependant, l'armée américaine ne comptait encore qu'un régiment de chars légers...

En France, en 1934, paraît « Vers l'armée de métier », du colonel de Gaulle, qui préconisait, on le sait, l'arme blindée indépendante. « Dans le haut-commandement <sup>2</sup>, écrit le général Thoumin, l'accueil à ces unités cuirassées, courant à l'ennemi et le manœuvrant, se fait « réservé », pour ne pas dire moins. Quelque séduction qu'exerce l'idée fondamentale, elle entraîne, en cas d'adoption, à des prises de position gênantes, sinon inacceptables. »

On connaît la suite : en mai 1940, derrière la ligne Maginot et dans son prolongement vers les Flandres, l'armée française n'oppose aux divisions blindées allemandes que l'ordre linéaire et 2500 chars, dont 1200 répartis en 27 bataillons distribués le long du « front ».

En 1914 déjà, dans une armée française alors moderne et animée d'un tout autre élan, même inadaptation relative sinon dans l'armement (excepté l'artillerie lourde), du moins dans la doctrine d'emploi : la puissance de feu que représentaient la mitrailleuse et le canon de campagne, l'importance de la fortification de campagne elle-même, pourtant observées à loisir et éprouvées récemment pendant la guerre russo-japonaise en Mandchourie, sont étonnamment sous-estimées. L'hécatombe de saint-Cyriens en août 1914 répète sinistrement celle des cuirassiers de Reichshoffen et des deux régiments de cavalerie de la brigade prussienne de Bredow, fauchés par la mitraille dans

---

<sup>1</sup> P. 139.

<sup>2</sup> P. 125.

son « Todtenritt » de Rezonville, quarante-quatre ans plus tôt. Arquebusiers espagnols à Pavie, piquiers suisses à Morat, archers anglais à Poitiers et Azincourt, cavalerie turque à Kossovo, cavalerie mongole au Turkestan... la liste est longue des victoires remportées sur le champ de bataille, tout au long de l'histoire, grâce à la surprise technique et tactique. Encore les précédents évoqués ici parmi beaucoup d'autres, présentent-ils des cas authentiques de « surprise ». Ceux de 1870 et de 1914 ne révèlent aucune défaillance des services de renseignement ; les armées qu'ils concernent participaient elles-mêmes à l'évolution dont elles éprouvèrent l'effet à leurs dépens. Alors ?

Il y a là un ample sujet de méditation, que nous nous contenterons de proposer ici à la sagacité de nos lecteurs, en guise de conclusion. Comment expliquer ce conservatisme figé qui a affecté tant d'armées, en certaines époques, depuis l'aube de l'histoire ? Paresse d'esprit et confiance exagérée dans une supériorité récemment démontrée dans des circonstances particulières ? (Anglais en Crimée, Français sous le II<sup>e</sup> Empire et pendant l'entre-deux guerres). Traditionalisme consécutif aux servitudes d'un entraînement assidu des cadres et de la troupe, lui-même créateur des automatismes nécessaires sur le champ de bataille, et crainte du flottement créé par l'introduction de nouveautés dont l'utilité n'apparaît pas à chacun ? Tiédeur des pouvoirs politiques, soucieux d'économie dans les périodes de détente ? Mais aussi, sans doute — tous les chefs de divers échelons, responsables de l'instruction de leur troupe, ne nous démentiront pas — l'immense difficulté que nous éprouvons tous à *apprécier l'effet du feu adverse, supposé dans la conception et le déroulement des exercices du temps de paix.*

Col EMG G. RAPP